Adolphe ou le récit grippé

Pierre-Henri Kleiber

▶ **To cite this version:**

Pierre-Henri Kleiber. Adolphe ou le récit grippé. Crossways Journal, 2019, Le coup de la panne : ratés et dysfonctionnements textuels, 3 (2). hal-03791836

HAL Id: hal-03791836
https://cyu.hal.science/hal-03791836

Submitted on 29 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adolphe ou le récit grippé

Pierre-Henri Kleiber
Université de Paris - Seine
France

Borges commençait ainsi sa présentation de *L'Invention de Morel :* « Stevenson, vers 1882, observait que les lecteurs britanniques dédaignaient un peu les péripéties romanesques et pensaient qu'il était plus habile d'écrire un roman sans sujet, ou avec un sujet infime, atrophié » (Borges). Peut-être le public anglais s'était-il lassé des récits picaresques et pittoresques à la Walter Scott. Quelques décennies auparavant, c'est à Londres que Benjamin Constant avait choisi de faire paraître son roman *Adolphe*, en 1816.

Un jeune homme croit s'éprendre d'une femme plus âgée que lui, obtient ses faveurs, puis ne parvient plus à se défaire d'une liaison qui le ronge et qui pourtant ne l'oblige apparemment en rien. Voilà tout l'argument d'*Adolphe*. Avec une telle « anecdote » (Préface 40), comme Benjamin Constant se plaît à nommer son roman, avec une matière si exsangue que Paul Bourget la qualifiait d'« aventure médiocre » (Bourget 31-32), l'auteur parvient pourtant à composer une œuvre tendue, où l'épuisement de la fable le dispute au développement d'une analyse de cas. Du schéma narratif du *Bildungsroman* vers quoi oriente toute la signalétique liminaire et en particulier l'incipit (« Je venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Gottingue. – L'intention de mon père, ministre de l'électeur de ***, était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe. »), il ne reste rien. De la chronique sentimentale attendue à partir du moment où survient l'intrigue « amoureuse », que reste-t-il? L'avortement d'une « déclaration de haine » (Stendhal) – plus exactement : de désamour –, dont l'auteur fait tout son aliment. Le fait est que toute la deuxième partie du roman, soit plus des deux tiers du livre, à partir de la si terrible phrase « [Ellénore] n'était plus un but : elle était devenue un lien » (85), est surnuméraire sur le plan de l'intrigue. Elle s'enferme alors dans le sur-place. Comment expliquer cette « panne » de l'histoire, cette impuissance du héros, cette paralysie de l'action qui font la singularité et la grandeur d'*Adolphe*?

Stase diégétique

C'est en tout cas bien ainsi que l'a voulu Constant, revendiquant dans sa préface la gageure d'un « roman dont la situation serait toujours la même » (Arland 40). Ce principe d'inaction ne provient donc pas d'un défaut d'imagination romanesque, il est inscrit au cœur de l'entreprise, celle d'un récit où le développement narratif serait inversement proportionnel à la matière diégétique : un récit qui tourne court. L'intrigue est réduite au strict nécessaire pour que l'introspection ne soit pas complètement hors-sol : aucune péripétie ou des péripéties mineures et pour ainsi dire minimales (c'est-à-dire nécessaires au maintien d'une intrigue). Tous les ressorts qui devraient faire avancer l'action conspirent à l'inertie et à l'immobilité, comme si la possibilité même d'un événement était devenue contraire à la logique romanesque et à la vis sans fin

du récit. « Il n'y a pas d'histoire dans *Adolphe* », observe Marcel Arland; « il n'y a qu'un état d'âme qui se reproduit à chaque page. » Il ajoute : « [Adolphe] ne lutte pas, il supporte; il n'agit pas, il se constate » (Arland 9 et 13). Le récit souffre à l'évidence de sous-alimentation narrative. Privé de substance, il tourne sur lui-même, comme le désir du narrateur : « Le cœur de l'homme, dit Michelet, est une meule qui tourne toujours; si vous n'y mettez rien à moudre, il risque de se moudre lui-même » (Michelet VIII chap. 7 1262). C'est tout l'avenir qui est promis à Adolphe, y compris au-delà de l'épisode qui fait l'objet de sa confession : le paratexte fictionnel qui l'encadre, en particulier l'« avis de l'éditeur », nous le montre à distance des années accablé par une vie de lassitude et de tristesse.

Là est le ressort moral du récit, le seul qui vaille, aux dires de l'auteur. « Quelques personnes m'ont demandé ce qu'aurait dû faire Adolphe, pour éprouver et causer moins de peine. Sa position et celle d'Ellénore étaient sans ressource, et c'est précisément ce que j'ai voulu » (Préface 38). Une fois que l'intrigue est nouée, il n'y a positivement rien à faire, le piège est refermé, la messe est dite. Cet engrenage n'a sa fin qu'en lui-même et ne contient pas le principe de son interruption, il ne fonctionne que pour perpétuer sa propre marche et s'absorbe dans cette efficience minimale, dans ce cycle à fonds perdus. C'est au point que le roman glisse vers le traité de morale, que le langage se fige çà et là dans des formules parémiologiques. On dirait un moraliste qui se serait essayé au récit avec l'inertie de sa vocation, sans jamais laisser de côté les principes de son genre d'inclination, celui de la maxime. On n'aurait aucun mal à en extraire des dizaines dans ce petit livre.

Paralysie de l'action : le paradoxe de Buridan

Le roman décrit un état davantage qu'il ne développe un processus. Cet état est celui d'un personnage « immobile » (p. 45) condamné à s'agiter en vain dans une situation qui ne varie pas, « une situation où l'on va du contraire au contraire sans changement et sans repos » (Blanchot 235). Ce n'est ni la sagesse de l'ataraxie, ni la torpeur de l'oblomovisme, ni l'inertie perecquienne de « l'homme qui dort », mais une paralysie digne de la fable de Buridan.

C'est que le désir d'Adolphe est pris dans un jeu alternatif de forces qui se neutralisent. L'énergie cinétique de l'histoire trouve un point de blocage au moment où les craintes consécutives au projet de rompre avec Ellénore sont au même degré d'intensité que le désir de mettre ce projet à exécution. Tout est en vérité une affaire d'intensité. Si l'un pouvait l'emporter sur l'autre, la situation se dénouerait dans un sens ou dans l'autre. Adolphe se trouve dans un équilibre statique, il est comme un mobile qui se trouverait immobilisé par l'action symétrique et simultanée de deux forces contraires et égales : la soif de rompre avec l'être qu'il aime moins qu'il ne faudrait; la hantise de déchirer l'être qui l'aime plus qu'il ne faut. Dans ces conditions, le récit semble courir sur son erre, car rien, pour ainsi dire, ne vient rompre cette fixité, alimenter l'intrigue et faire évoluer les données initiales. Il reste au point mort. Chez Adolphe, toute tentative de délivrance est aussitôt étouffée, tout commencement d'aveu appelle la palinodie, tout espoir est vaincu avant même d'être vécu. Lui qui voudrait précipiter le temps vers l'issue de la séparation, à peine entrevoit-il le moment de son affranchissement qu'il voudrait alors arrêter le temps. Le manque est exactement

aussi intolérable que son absence. C'est que le manque, la distance, l'absence, le vide, sont rigoureusement aussi insurmontables qu'indispensables.

Cette stricte symétrie se donne à voir dans des formules binaires qui sont l'archétype du discours : antithèses, hypozeuxes, comparaisons disjonctives. L'« étymon spirituel » (Leo Spitzer) du roman, c'est la dualité, reflet d'une double postulation qui met en balance et en tension les sentiments contraires. Les effets de symétrie sont parfaits, s'élevant même à la puissance dans la réciprocité entre les amants : « La société m'importune, la solitude m'accable » (78) / « [Ellénore] souffrait de la solitude, elle rougissait de la société » (97). La binarité n'est cependant pas une figure d'équilibre et d'harmonie comme elle peut l'être dans la langue classique, mais une figure de blocage : « Vous vous faites du tort par votre faiblesse, vous ne vous en faites pas moins par votre dureté » (147); « Je niai ce jour-là ce que j'étais déterminé à lui déclarer le lendemain. » (149), etc.

Il faut croire que cette sorte de dualité est un trait qui appartient à l'auteur lui-même : « On dirait que toutes les fois que j'ai une impression, je suis destiné à avoir le lendemain l'impression contraire » (*Journal* 275), note amèrement Constant dans son journal. Ses écrits intimes donnent en effet le spectacle d'un caractère assailli d'impulsions inverses, concevant des dispositions aussi subites que vaines et se consumant en résolutions avortées. Il en appelle tour à tour au repos et à l'exaltation des affaires du monde. À peine jouit-il de sa tranquillité, que l'ennui le pousse à s'étourdir dans toutes les occasions qui pourront l'en détourner. L'homme le mieux fait pour s'accomplir dans la solitude est aussi celui qui a le plus de mal à s'y résoudre; le moins fait pour endurer la frustration est le plus enclin à s'y condamner. « Depuis un an je soupirais après l'indépendance complète; elle est venue et je frissonne. Je suis comme atterré de la solitude qui m'environne. Je suis effrayé de ne tenir à rien, moi qui ai tant gémi de tenir à quelque chose » (Lettre à Isabelle de Charrière, 1793). Chaque chose semble appeler de la sorte, non comme une dégradation ou une contrepartie, son envers, par une « bizarrerie » de conformation qui fait du « manque » (Blanchot) le ressort perpétuellement actif de son désir. Faut-il appeler cela de l'inconstance? Constant le pensait lui-même. De l'insatisfaction? de l'impuissance? Sans doute. Toujours est-il que le désir ne trouve à se fixer nulle part et tourne inlassablement sur lui-même. Toute la relation qu'il a entretenue avec Germaine de Staël enseigne que ce sont les hommes les moins faits pour la vie conjugale qui y aspirent le plus ardemment, que ceux qui ont le plus à souffrir du despotisme des sentiments sont aussi ceux qui s'y abandonnent avec le moins de prévention. Ce funeste équilibre des stimulations, Constant le résume en une formule : « Mon cœur se fatigue de tout ce qu'il a et regrette tout ce qu'il n'a pas » (*Journal* 377). On voit que l'alternative est impossible : face tu perds, pile je gagne.

De telles données sont le signe d'une machinerie détraquée; elles finissent par donner le sentiment d'un jeu de hasard où, « par un hasard étrange » (149), « par le jeu cruel d'une puissance inconnue » (158), on perdrait à tous les coups. L'histoire d'Adolphe présente une stupéfiante accélération du temps que met un sentiment à naître, à se développer et à mourir. Ce qui suit cette durée extraordinairement resserrée, traitée comme si elle était un instant, c'est une

durée cette fois-ci dilatée qui n'est pas autre chose que la perpétuation du même. La rupture devrait être terminative; elle est ici inchoative, et sa manifestation est itérative, comme si le même instant se répétait surnaturellement. Constant a inversé la temporalité des sentiments : La temporalité normale est celle d'une lente détérioration des sentiments qui aboutit au désamour; or ici le désamour semble préexister à la détérioration. De cette situation « bizarre » (le mot revient plusieurs fois[1]), Adolphe a tout lieu de se plaindre. Il est aussi le premier à s'en étonner : son témoignage associe la plus extrême lucidité et la plus parfaite ignorance des causes, comme serait celui d'un homme qui s'emploie à décrire avec une incomparable minutie un spectacle dont les ressorts lui échappent. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*.

Adolphe est prisonnier d'un dédale où il se perd en cherchant à en trouver l'issue. L'issue, ce pourrait être la disparition d'Ellénore; mais rien n'y fait : même après ce tournant qui pourrait marquer la promesse d'un commencement, la souffrance est intacte, la délivrance impossible, les conditions égales. Le piège est éternel, comme le labyrinthe. L'extériorité est une illusion, celle que nourrit la croyance en la fécondité du temps. La durée dans *Adolphe* est équivalente à la durée racinienne telle que l'analyse Barthes : elle « n'est jamais maturative, est circulaire, additionne et ramène sans jamais rien transformer » (Barthes). C'est une durée sisyphéenne, où tout ramène au même point. Le temps est sans débouché, sans *telos*, comme serait la fatalité d'un homme condamné perpétuellement à se déprendre de la femme qu'il n'aime pas.

Le paradoxe de Lichtenberg

Les épisodes du roman, dans leur entêtant détraquement, semblent quelquefois répondre à ce paradoxe de l'action qu'énonçait Lichtenberg dans un de ses aphorismes :

> Une des situations les plus irritantes qui soient : on prend des soins exagérés pour prévenir un accident et il vous tombe sur la tête précisément par la faute de ces précautions : alors que si l'on n'avait rien prévu, on serait certainement resté en sécurité. J'ai vu quelqu'un casser un vase précieux en voulant l'éloigner de la place où il était tranquillement posé depuis six mois au moins, et cela uniquement pour éviter que ce vase ne fût renversé par inadvertance (Lichtenberg 56).

Il y a dans *Adolphe* abondance d'exemples de cette causalité truquée qui conduit tous les personnages à obtenir le contraire de ce que vise leur action : celle du père d'abord (« Je lui savais mauvais gré d'avoir [par son intervention] resserré mes liens en prétendant les rompre », se plaint Adolphe (109); celle d'Ellénore ensuite (« [Elle] se voyait tombée pour jamais dans l'état dont toute sa vie elle avait voulu sortir », (97); celle d'Adolphe enfin et surtout : « Sans en dire assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Étrange espèce de fausseté, *dont le succès même se tournait contre moi*, prolongeait mon angoisse et m'était insupportable » (102, je souligne); « Tous mes efforts pour obtenir le temps que je voulais consacrer encore aux derniers adieux s'étaient tournés de la sorte contre l'infortunée que j'aspirais à ménager » (154); quant aux tentatives

successives pour rompre, elles se soldent invariablement par la même conclusion : « je me vis plus engagé que jamais » (114). Adolphe est comme victime d'un mauvais génie qui brouille la logique consécutive des moyens et des fins. Il s'enlise dans les sables mouvants de la tragédie du sentiment, où le moindre mouvement pour s'en sortir accentue l'enfoncement et précipite la chute. Hasarde-t-il quelques mots pour préparer son amante à la séparation, qu'il se ravise à la seule idée de la voir malheureuse et s'empresse de lui répéter les mots qu'elle veut entendre – ce qui renforce son servage. Soupçonne-t-elle quelque signe de détachement qu'au lieu de saisir l'occasion pour s'en expliquer et hâter la rupture, il proteste de tout son amour et se confond en dénégations pour n'avoir pas à livrer ses véritables sentiments. Toute tentative pour se libérer d'un lien qui l'asservit se solde pour le protagoniste non seulement par un échec – ce qui serait sans relief –, mais par un lien plus ferme encore, des chaînes toujours plus douloureuses. Dans ce microcosme où un vice d'origine a des airs de sortilège, Adolphe œuvre inexplicablement à son malheur. Constant est familier de ce paradoxe : « quelle manie d'indépendance! », s'écrie-t-il, « qui a abouti par [*sic*] me mettre sous le joug de l'être le plus impérieux qui fut jamais. » (*Journal* 298)

Hypertrophie de l'analyse

Paul Bourget rend Adolphe coupable d'un « abus de l'esprit d'analyse », cet esprit dont on peut dire qu'il est l'héritier d'une double tradition française : celle des moralistes; celle du roman d'analyse psychologique. Et il est vrai que l'involution du narratif dans *Adolphe* tend vers l'*exemplum* aussi bien que vers l'analyse introspective. Cet exercice maniaque d'une lucidité sans faille dissèque les rouages du sentiment avec une application qui en bride l'élan et la fraîcheur. Élevé à ce degré de zèle, c'est un véritable poison, « presque une maladie » – comme écrit Marcel Arland – « qui ronge la vie » (Arland 14). Elle pousse Adolphe moins à ressentir qu'à analyser, moins à se jeter dans les choses, le monde et les transports de l'amour qu'à se tenir en retrait, dans la position de l'observateur et du juge : un peintre des (de ses) mœurs et une conscience morale. Son goût inconditionnel de l'indépendance le pousse à ne pas être dépendant de ses transports, à se tenir toujours de côté, sans adhérer pleinement ni à la cause ni à la femme ni à la chose. Il ne s'abandonne jamais, garde toujours un mouvement en arrière et un œil sur lui-même. On songe à Pascal et à la « pensée de derrière » (*Raison des effets*), cette pensée par-devers soi qui consiste à savoir à quoi s'en tenir, à connaître les véritables raisons, à ne pas être dupe. Les conditions de cette dualité sont même élevées à la puissance dans le récit rétrospectif par la double instance temporelle que suppose la voix narrative, manifestant dans l'exercice même de la confession « cette portion de nous qui est pour ainsi dire spectatrice de l'autre » (64). Adolphe semble conjuguer les qualités de l'homme « sensible » et de l'homme « calculateur » telles que Diderot les oppose dans le *Paradoxe du comédien*; ou plus exactement il semble circonvenir ses sentiments par l'empire d'un raisonnement dont le moins qu'on puisse dire est qu'il le porte davantage à l'indécision qu'à l'action.

Là encore, nul doute que Constant ne s'y soit représenté : « il y a en moi deux personnes, dont une, observatrice de l'autre ». Et un peu plus loin : « L'indécision

est le grand supplice de la vie » (*Journal* 76 et 78). De ce débat intérieur continûment entretenu témoigne son journal, chronique des atermoiements circonstanciels ou généraux qui entravent ou lui gâtent tout mouvement primesautier dans l'incessant effort de définir une ligne de conduite ou un plan de carrière. Ce qui lui manque, c'est la fermeté dans la décision et la constance dans l'exécution. Son engluement est celui d'un homme impropre à trancher entre les exigences d'une ambition et les sollicitations d'une vie sentimentale aussi nécessaire que tumultueuse. Le roman comme le journal offrent le portrait d'un homme où l'analyse introspective a asséché l'inclination et jusqu'à la volonté. Aboulie, dira-t-on? Mais c'est davantage une maladie intellectuelle qu'un dérèglement du psychisme. Drieu le soupçonnait d'impuissance : de « panne » sexuelle (Drieu 367).

Histoire sans fin et fin de l'Histoire

« Il n'y pas d'histoire dans *Adolphe* (Arland 9). Ajoutons : pas plus qu'il n'y a d'Histoire. Aucune date reconnaissable; la « société » y est réduite à une abstraction. Seuls quelques titres nobiliaires attestent, en plus du style, que le roman appartient à une certaine époque. Le récit est « intemporel », reconnaît-on volontiers à propos d'un tableau de mœurs où le contexte est curieusement réduit à rien. Ce qui correspondrait bien à sa facture classique. Mais cette intemporalité, avant que d'être un visage de l'universel, exprime peut-être en premier lieu une négation du temps et de l'histoire.

Sans vouloir nécessairement céder à la tentation historiciste qui voudrait qu'une œuvre soit toujours peu ou prou un produit de son temps, on peut penser avec Paul Bourget qu'à certains égards *Adolphe* est le reflet de « l'atmosphère morale d'une époque » (Bourget 26) et que Constant, penseur politique, a été plus sensible qu'un autre à l'état du monde napoléonien. L'histoire bloquée du récit pourrait offrir une transposition romanesque de ce temps si particulier des lendemains de la Révolution, héritier du grand bouleversement, infertile par comparaison, figé par l'onde de choc, soit que l'histoire semble achevée, soit qu'elle semble en suspens, arrêtée comme dans l'attente de sa conclusion. C'est la singulière expression de Tocqueville, qualifiant la Révolution française de « drame encore sans dénouement » (*Ancien Régime* 9) comme si Napoléon, qui en fut à la fois le « continuateur » et le « destructeur » (*Ancien Régime* 318) en avait au fond tari la fécondité historique.

> Adolphe est l'homme du présent étale, en délicatesse avec le passé (la mère est absente, le père est lointain) comme avec l'avenir; c'est un homme pétrifié, atteint par la paralysie dans une histoire qui n'avance pas, un temps dont les ressorts sont comme immobiles. Histoire sans fin ou fin de l'Histoire? « J'ai 35 ans passé. Je ne suis plus riche d'avenir », se plaint Constant dans son *Journal* (27). Et dans une lettre : « L'avenir, il n'y en a plus » (Lettre à Prosper de Barante cité par Poulet 28). On hésite entre l'asthénie, ce « sentiment de vieillesse prématurée[2] » que remarquait Drieu, lesquels relèvent d'une complexion idiosyncrasique, et le sentiment d'un piétinement de l'Histoire qu'offre l'époque. Constant se représente l'homme comme coincé « entre le passé qui l'abandonne et l'avenir fermé devant

> lui » (*Religion* I 56), la vie comme « une apparition bizarre, sans passé et sans avenir » (*Ecrits politiques* 245). Il se trouve que Chateaubriand avait sur la marche du siècle des formules très semblables : « Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir. » (Chateaubriand III 178-179). La Révolution a inauguré une nouvelle représentation du temps. Et l'on ne peut s'empêcher de trouver dans telle analyse de Tocqueville sur le monde démocratique des accents analogues : « Non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants. » (Tocqueville *Démocratie* 271)

Hegel voyait la fin de l'Histoire, c'est-à-dire la réalisation de l'esprit (la conscience humaine universelle), dans la bataille d'Iéna en 1806. On connaît ce passage de la lettre qu'il adresse alors de cette ville à son ami Niethammer le 13 octobre 1806, alors qu'il vient de mettre un terme à la *Phénoménologie de l'Esprit :* « J'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine » (Hegel 114). Napoléon incarnait l'accomplissement de l'État moderne, libéral, rationnel, universel.

Il se trouve que c'est en cette même année 1806, et même précisément en ce mois d'octobre, que Constant entreprend l'écriture de ce qui, selon toute apparence, deviendra *Adolphe* (« Commencé un roman qui sera notre histoire [la liaison avec Charlotte de Hardenberg] », 30 octobre 1806, *Journal* 300). On n'y verra naturellement pas autre chose qu'une pétrifiante coïncidence, mais il n'est pas impossible d'extrapoler un sens (historique) de ce rapprochement.

Convenons au préalable que la vision hégélienne du « grand homme » napoléonien est étrangère à la conception qu'en avait à la même époque Benjamin Constant, non seulement pour la disgrâce qu'il eut à subir aux côtés de Germaine de Staël, mais aussi par principe : nourri des œuvres de Montesquieu, il considère que l'action belliqueuse et conquérante de Napoléon est anachronique dans un monde moderne où la « tendance commerciale » l'a emporté sur la « tendance guerrière » (*Écrits politiques* 130). « Le but unique des nations modernes », assure-t-il, « c'est le repos » (*Écrits politiques* 131). Quant au devenir historique, Constant s'essaie à son « histoire universelle » sous la forme d'un opuscule : *De la Perfectibilité de l'espère humaine* (1805), où il défend l'idée du progrès de l'histoire. C'est dans l'air du temps (Fontenelle, Turgot, Condorcet, Kant, Hegel). Le terme du processus historique que Constant analyse, comme beaucoup de penseurs de son temps, de manière progressive, trouve un point d'achèvement dans l'accomplissement successif des quatre révolutions (abolition de la théocratie, de l'esclavage, de la féodalité, de la noblesse de privilège) et dans l'« époque des conventions légales » (*Écrits politiques* 718), où le Droit fixe l'ordre des choses et les soustrait à l'arbitraire. En outre « il y a chez Constant, très peu élaborée, mais repérable, cette idée d'une histoire-parenthèse dont le point d'arrivée est retour au point de départ, c'est-à-

dire à la nature » (Gauchet préface aux *Écrits politiques* 38). L'évolution est au fond une involution. Le *terminus ad quem* est le retour au *terminus a quo*. L'histoire est une rétrohistoire, qui assure le « *rétablissement* de l'égalité naturelle » (*Écrits politiques* 714 je souligne). Dans ces conditions, la fécondité de l'histoire est celle d'une annulation, d'un effacement, comme si tout le mouvement de la destinée humaine revenait à remonter le temps, à faire le trajet à l'envers, comme si l'Iliade était invariablement suivie de l'Odyssée. Il y donc deux éléments concurrents (et pourquoi pas : dialectiques) dans la représentation de l'histoire chez Constant : d'un côté ce qui relève de la perfectibilité, du progrès, d'une téléologie; de l'autre le reflux vers l'origine.

L'hypothèse de la fin de l'histoire a été réactivée par Alexandre Kojève à la faveur de sa correspondance avec Georges Bataille et de l'étude qu'il a faite de la *Phénoménologie* de Hegel. Il estime à son tour que L'État « universel et homogène », l'État robespierriste-napoléonien signe l'achèvement de l'histoire : « En observant ce qui se passait autour de moi et en réfléchissant à ce qui s'est passé dans le monde après la bataille d'Iéna, j'ai compris que Hegel avait raison de voir en celle-ci la fin de l'Histoire proprement dite. Dans et par cette bataille, l'avant-garde de l'humanité a virtuellement atteint le terme et le but, c'est-à-dire la *fin* de l'évolution historique de l'Homme » (Kojève 436), c'est-à-dire aussi « la cessation de l'Action » (Kojève 434). Le défilé de Napoléon symbolise l'accomplissement du droit et de la raison sous la forme du nouvel ordre juridique incarné par le Code civil de 1804 et sous la forme du régime constitutionnel de l'État moderne.

L'homme ainsi arrivé à la pointe de son existence historique serait réduit à une « négativité sans emploi » selon l'expression qu'inspirent à Georges Bataille les réflexions de Kojève, ou serait cet homme du « désœuvrement » dont parle Maurice Blanchot, lequel signe un article sur *Adolphe* (Blanchot 221-237) en 1946, l'année où paraît l'ouvrage de Kojève.

Kojève partage avec Tocqueville la conviction que l'apparition de la démocratie moderne est un terme inéluctable du développement historique. Mais chez ce dernier elle n'est pas sans inspirer de hautes préventions, précisément liées, peut-être, à cette conviction :

> J'ai peur que [les sociétés nouvelles] ne finissent par être trop invariablement fixées dans les mêmes institutions, les mêmes préjugés, les mêmes mœurs; de telle sorte que le genre humain s'arrête et se borne; que l'esprit se plie et se replie éternellement sur lui-même sans produire d'idées nouvelles; que l'homme s'épuise en petits mouvements solitaires et stériles, et que, tout en se remuant sans cesse, l'humanité n'avance plus. (Tocqueville *Démocratie* 344)

On retrouve là sous une autre forme l'idée d'un temps stérile, d'une histoire stagnante, d'un avenir bouché ou joué d'avance. Elle est liée chez Tocqueville au risque d'« apathie » qui guette les sociétés modernes, composées d'individus poussés à « se renfermer de plus en plus étroitement dans le cercle des intérêts

domestiques, et à s'y agiter sans repos », et « qui refusent entièrement de se mouvoir » (Tocqueville *Démocratie* 343 et 344) au-delà de l'excitation que leur procure le règlement de leurs affaires privées. Sans doute est-ce là l'envers de cette « passion d'indépendance » que le penseur politique découvre dans l'individu démocratique, cette même passion qui semble avoir toujours aiguillonné Constant, et qu'il met dans son personnage : Adolphe revendique un « désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont [il est] environné, une terreur invincible d'en former des nouveaux » (50).

Il apparaît comme un homme qui n'est pas plus occupé de sa carrière que des affaires du monde, ignorant de la société, indifférent au siècle, s'épuisant dans le vain règlement de ses affaires sentimentales – et qui semble s'en étonner lui-même. Devenu inquiet des perturbations qui pourraient affecter son existence et tout autant tourmenté de ne guère lui voir prendre un autre cours, il se résout au fond à l'inaction, ou plutôt s'agite dans l'immobilité à laquelle le condamne la crainte d'une grande transformation. Nul doute qu'une telle représentation de l'action humaine a pu contribuer à faire de Constant une source d'inspiration pour les décadentistes et jusqu'aux nihilistes (Kloocke 189-220) : action sisyphéenne ou étriquée, en tout cas improductive, qui donne à voir à la fois les ravages de l'irrésolution et le sort qui est fait à l'homme nouveau. *Adolphe* pourrait bien être ce roman où l'histoire s'épuise parce que l'Histoire s'est tarie. Constant nous offre avec cette « anecdote » autant un cas psychologique qu'un des visages du destin de l'homme moderne, paralysé dans les contradictions qu'a fait naître l'avènement du nouveau régime et l'effondrement de l'ancienne civilisation.

Dans ses *Réflexions sur la tragédie*, Constant s'interroge sur les moyens de renouveler le genre dans un monde bouleversé par la coupure révolutionnaire, tout en conservant l'essence du monde tragique : « la force morale de l'homme combattant un obstacle ». Il trouve un substitut aux dieux et au destin dans l'action de la *société*, « telle qu'à chaque époque elle est constituée, et telle qu'elle agit sur le caractère et les passions ». Constant a écrit une tragédie (*Wallstein*, 1809). Mais de cette action implacable de la société, *Adolphe* présente un témoignage sans doute plus convaincant. La société et l'histoire y sont réduits à l'état d'épures, mais leur ombre n'en est peut-être que plus menaçante. La fatalité intime redoublant celle du monde, rarement la lucidité et l'impuissance se seront à ce point mutuellement aiguillonnées, rarement leur jeu conjugué aura été exhibé avec une telle évidence géométrique.

Le monde tragique est au fond un monde sans histoire, si l'on entend par histoire le surgissement des événements, le domaine de l'accidentel, la fécondité du temps et de l'action. C'est un monde où tout est déjà joué, sans échappatoire, sans alternative, refermé sur l'accomplissement inéluctable du destin. Adolphe offre une version profane de cette paralysie fondamentale qui frappe le héros tragique. Il donne à voir la coïncidence d'une extraordinaire inertie et d'une inexorable marche à la mort.

Car il y a bien sûr le poids de la mort, qui happe l'action humaine dans son gouffre : « Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort,

idée qui m'avait frappé très jeune » (50); « l'idée de la mort a toujours eu sur moi beaucoup d'empire » (131). Elle débouche sur un pessimisme qui confine chez Adolphe au nihilisme : « Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort » (51). Elle semble avoir pris chez Constant des formes tout aussi aiguës : « L'idée de la mort ne me quitte pas. Elle pèse sur ma vie, elle foudroie tous mes projets » (Lettre à Mme Nassau cité par Poulet 28). Elle suffirait à elle seule à expliquer combien l'élan vital, combien cette « force plastique de la vie » (Nietzsche I 508) dont Nietzsche fait une condition de l'action et de la puissance, manque à ces tempéraments.

Ce serait certainement se méprendre que d'y voir un avatar du « mal du siècle » romantique. *Adolphe* tient sans doute davantage d'un « caractère[3] » que de la confession d'un enfant du siècle, de La Bruyère plus que de Musset et du moraliste plus que du lyrique.

Avec un homme pareillement entravé, la littérature fait plus volontiers jouer la *vis comica*. La force de Constant est d'avoir transposé le comique de la « panne » en un tragique de l'inaction, celui d'un sujet *dépossédé* comme le sont toutes les figures tragiques. *Adolphe*, c'est l'histoire d'un homme qui n'œuvrerait que pour laisser se précipiter le malheur que les circonstances lui présentent et lui prédisent. Qui sait s'il n'y a pas au fond de cette « bizarrerie » une prudence qui consiste à ne pas se signaler trop bruyamment aux puissances tenues de vous anéantir? On trouve chez Chamfort cette anecdote : « Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : "La mort nous a oubliés" − "Chut", lui répondit M. de Fontenelle, mettant un doigt sur sa bouche. » C'est peut-être la même précaution que Germaine de Staël relevait chez Constant dans le portrait qu'elle dresse de lui sous le nom d'Oswald dans *Corinne* : « Le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée; il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle. »

Bibliographie

Arland, Marcel. préface à *Adolphe*. *Adolphe, Le Cahier rouge, Cécile*. Paris : Gallimard. coll. « folio classique », 2005. Imprimé.

Barthes, Roland. *Sur Racine*. Paris : Seuil, 1963. Imprimé.

Blanchot, Maurice. *La Part du feu*, « *Adolphe* ou le malheur des sentiments vrais ». Paris : Gallimard, 1949. Imprimé.

Borges, Jorge-Luis. Préface à Adolfo Bioy Casares, *L'Invention de Morel* [1940]. Paris : 10/18, 1992. Imprimé.

Bourget, Paul. « Sur l'esprit d'analyse dans l'amour – *Adolphe* » [1883]. *Essais de psychologie contemporaine*. Paris : Plon, 1924. Imprimé.

Chateaubriand, François-René de. *Mémoires d'outre-tombe*. Paris : Le Livre de poche, 1964. Imprimé.

Constant, Benjamin. *Adolphe*. Paris : Garnier Flammarion, 1989. Imprimé.

--- *Journal*. Paris : Gallimard, 1952. Imprimé.

--- *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, tome 1, Paris, 1824. Imprimé.

--- *Écrits politiques*, textes choisis, présentés et annotés par Marcel Gauchet. Paris : Gallimard, coll. « folio essais », 1997. Imprimé.

Drieu La Rochelle, Pierre. *Journal 1939-1945*, présenté et annoté par Julien Hervier. Paris : Gallimard. coll. « Témoins », 1992. Publié sous le titre « Parallèle avec Benjamin Constant » : Drieu. *Sur les Écrivains*. Paris : Gallimard, 1964. Imprimé.

Hegel, G.-W.-F. *Correspondance* t.1 1785-1812. Trad. Jean Carrère. Paris : Gallimard. coll. « Tel », 1990. Imprimé.

Kojève, Alexandre. *Introduction à la lecture de Hegel* [1946]. Paris : Gallimard. coll. « Tel », 1971. Imprimé.

Kloocke, Kurt. « Benjamin Constant et les débuts de la pensée nihiliste en Europe ». *Benjamin Constant, Madame de Staël et le Groupe de Coppet*. Oxford / Lausanne : éd. É. Hofmann, The Voltaire Foundation / Institut Benjamin Constant, 1982. Imprimé.

Lichtenberg, Georg Christoph. *Aphorismes*. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1966. Imprimé.

Michelet, Jules. *Histoire de la Révolution française*. Paris : Gallimard. coll. « Bibliothèque de la Pléiade », volume 1, édition de Gérard Walter, 1952. Imprimé.

Nietzsche, Friedrich. *De l'Utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie* (*Considérations inactuelles*, 2). *Œuvres*. Paris : Gallimard. coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000. Imprimé.

Poulet, Georges. *Benjamin Constant par lui-même*. Paris : Seuil. coll. « Écrivains de toujours », 1968. Imprimé.

Stendhal. *New Monthly Magazine*. 1er décembre 1824. Imprimé.

Tocqueville, Alexis de. *L'Ancien Régime et la Révolution*. Paris : Gallimard. coll. « idées ». Imprimé.

--- *De la Démocratie en Amérique*. Paris, 10/18, 1963.

Notes

[1] « Par une inconséquence bizarre » (98); « la bizarrerie de notre cœur misérable » (101); par un effort bizarre » (p. 117); « par un mélange bizarre » (126).

[2] « Sentiment de vieillesse prématurée : à moins de 40 ans, il dit à Mme de Staël : nous sommes vieux. » (Drieu 208).

[3] « Les circonstances sont bien peu de choses, le caractère est tout. » (171).